



Marc Strauss

L'angoisse du psychanalyste,

Ð'abord merci, de la part du président de l'EPFCL-France à ceux qui ont organisé ce Rendez-vous ; nous savons que vous vous y êtes, sous la direction de Patrick Barillot et Nadine Cordova investis sans compter. Merci aussi de m'y avoir donné la parole. Merci enfin aux collègues Roumains avec lesquels j'ai pu entamer mes interrogations sur l'angoisse du psychanalyste.

À 6500 signes pour traiter de l'angoisse du psychanalyste, j'espère que vous me pardonneriez un style un peu resserré.

Alors :

1/ Il n'est pas impertinent de parler de l'angoisse du psychanalyste. Lacan lui-même l'a fait.

2/ Qu'en a-t-il dit ?

Évidemment des choses contradictoires.

D'un côté, en 1974 : « Malheur à l'analyste qui n'a pas franchi le plan de l'angoisse ! »

De l'autre, heureux le jeune psychiatre que le fou angoisse encore. Et l'angoisse devrait étouffer le psychanalyste, dans la première leçon du séminaire L'angoisse, 1962.

Mais surtout, entre 1970, la partie ajoutée au discours à l'AFP, et janvier 1980, sa lettre au Monde sur la dissolution, il a dit et répété que l'analyste avait horreur de son acte. S'interpose en 1974 la lettre aux Italiens et l'horreur de savoir.

3/ L'angoisse et l'horreur de l'acte ne sont pas sans lien : L'angoisse est un signal qui prévient d'un danger imminent ; l'horreur, c'est la bascule dans l'immédiateté, sans échappée possible. Ni fuite ni retour en arrière, la chose est là. Au-delà du plan de l'angoisse se rencontre l'horreur, son horreur.

4/ Passons sur l'angoisse de ne pas être à la hauteur de la tâche, elle va de la crainte pour sa clientèle jusqu'au sentiment d'imposture. Cette angoisse vaut pour tout savoir-faire, elle se trouve accentuée par notre dispositif où aucun maître ne délivre de garantie.

5/ L'horreur de l'acte que Lacan impute au psychanalyste n'est pas la marque de l'analyste incompetent ; cette horreur est inhérente à l'acte analytique lui-même. En effet, c'est un acte sans sujet, qui répond, fait écho plutôt, au savoir sans sujet qui constitue l'inconscient de l'analysant. Un acte sans sujet qui interdit à l'analyste de donner son angoisse au patient. C'est le prix à payer pour que le savoir se fasse entendre et révèle son infinie stupidité.

6/ Que cet acte soit sans sujet ne veut pas dire qu'il se fasse spontanément, naturellement. Le psychanalyste doit s'en être fait une idée, après en avoir rencontré les effets dans les moments cruciaux de sa cure et il doit en avoir tiré des conséquences, s'être déplacé donc.

www.champlacanian.net

Et nous distinguons un déplacement particulier, qui change radicalement la donne pour le sujet, celui du divan au fauteuil.

7/ Pourquoi l'acte sans sujet susciterait-il l'horreur chez celui qui en assume la portée ? Est-ce parce que d'en être l'agent ne lui suffit pas, qu'il aimerait en être l'acteur, alors qu'il se fait agent de sa propre éjection, se réduisant à une cause de pacotille, jusqu'à se devenir inutile ? C'est explicitement ce que dit Lacan dans le Compte rendu des problèmes cruciaux, 1966, pas le temps de le citer.

8/ Mais encore, pourquoi horreur face à ce destin de déchet repéré par avance puisque inhérent à la structure du parlêtre attaché à son symptôme ? Certainement nous le savons, mais ça n'en fait pas moins de l'effet : comme avec toute coupure on se retrouve seul, ce qui ne veut pas dire le seul, tentation diabolique des analystes. Dans le silence de cette solitude, l'analyste doit encore se détacher de ce rien de palpable sur quoi a reposé toute l'affaire et, pourquoi pas, s'octroyer la satisfaction de n'avoir rien empêché.

9/ Dans les faits, les analystes n'ont pas l'air pétrifiés par l'horreur de ce qu'ils font. Lacan la débusque dans leurs déviations théoriques ; elles montrent qu'ils ne vont pas au bout de ce que leur apprend leur pratique : que leur pouvoir tient à leur effacement. Il y a toujours un moment où ils résistent, où, pour justifier ce qui s'est passé, ils font du baratin, avec leurs a priori idéologiques. Ils ratent ainsi leur acte et laissent l'analysant prisonnier de leur impasse. Lacan a donc du non seulement psychanalyser, mais enseigner ce dont il s'agissait en fait dans la nouveauté freudienne.

10/ Nous pouvons penser avec Lacan qu'un psychanalyste qui persiste à franchir le plan de l'angoisse en est préservé.

11/ Nous en sommes à 4000 signes et nous entamons notre descente avec un Lacan qui bien après 1970 fait état de sa propre angoisse.

C'est dans la deuxième partie d'une page manuscrite non datée mais que l'on peut estimer de 1977, rendue publique en 2006. Nous en connaissons la première phrase : « Comme je suis né poète et pas poète, etc. » Lacan précise que c'est ce qu'il aurait avancé dans la passe s'il s'y était risqué. Il ajoute qu'il est trop vieux pour que cela serve, mais à cause justement de son âge, il peut témoigner de ce qu'il a appris : **« J'ai appris dans ce métier l'urgence de servir non pas aux, mais les autres – ne serait-ce que pour leur montrer que je ne suis pas le seul à leur servir. »**

12/ Les signes qui me restent m'interdisent de commenter ce merveilleux passage car c'est la suite qui nous importe ici : **« C'est la plus bête salade que je connaisse, au point que j'ai des auditeurs. Bête parce qu'à ce poème ils se bercent, vraisemblablement. »**

Du fait de son enseignement, s'ajoutent aux analysants des auditeurs, analystes ou pas. Il n'est pas exclu qu'ils se bercent. Le bercement, ça débouche sur de beaux rêves, certes, mais plus sûrement sur la nausée, ce qui angoisse Lacan. Voyez le texte avec toutes ses reprises et corrections : **« Cela m'angoisse, comme tout le monde, quand le réel-ment assez pour être senti mental. »**

Un réel qui non seulement bafouille comme il l'avait écrit d'abord, mais qui ment, c'est déjà formidable ; le mensonge n'est plus réservé à la chaîne du sens, il supporte la

copulation signifiante même, comme l'indique son poème. Et ce réel peut mentir assez, non seulement pour se faire naturel, mais pour se fait senti mental et pousser le sujet à se bercer d'illusion, à voir par exemple une fleur dans un saladier et même un message dans la fleur. Lacan, le 15 mars 1977 avec le nœud à plat s'attarde sur cet effet du réel sur le symbolique quand leurs ronds se croisent ; il l'appelle réellement symbolique et y reconnaît l'angoisse.

La psychanalyse nous montre pourquoi la métonymie, la voie du sens, est une voie sans issue ; elle est incapable de traduire en vérité l'urgence à dire et ne fait qu'entretenir l'angoisse du sujet. Après l'horreur de l'acte, retour à l'angoisse donc, celle qui tient au fait que nous ne sommes jamais sûrs de ne pas nous bercer, analysants comme analystes.

Qui peut alors se dire psychanalyste et comment ? C'est là une question qui n'a pas cessé de hanter Lacan... Jusqu'à provoquer chez lui de l'allergie. C'est la dernière ligne de son témoignage: « Phobie dans ce cas, on le sait : moi « allergique » à mon auditoire. ».

L'allergie c'est certes un rejet brutal, mais par crises le plus souvent. Elle n'a pas empêché Lacan de poursuivre sans relâche son affrontement à l'insupportable de la question que la psychanalyse ne cesse de poser au psychanalyste.

Entre bercement et allergie, mon compte est largement épuisé, je vous remercie.